

ENFERMEMENT

Ses yeux font sans arrêt le tour de la pièce. Ils connaissent par cœur le papier peint qui recouvre les murs, ses moindres détails, ses moindres circonvolutions, ses moindres défauts.

Ils ne supportent plus sa couleur – vert délavé par endroit – envahie par le soleil matinal.

Gustave prend sa pipe posée sur la table de nuit à côté de ses médicaments, qu'il cale de sa main gauche dans ce qui lui reste de main droite pour la garnir de tabac blond encore présent au fond de sa blague. Il tasse celui-ci dans le fourneau avant de l'allumer. Il place l'allumette juste au-dessus, creuse ses joues en aspirant afin d'enflammer ce foin blond à l'odeur de miel. Plusieurs aspirations sont nécessaires pour démarrer la bouffarde.

Son bras gauche velu aux veines bleues, saillantes et noueuses telles, des lianes entrelacées autour d'un tronc d'arbre gigantesque, prolongé d'une main à la peau fine se terminant par des ongles parfaitement manucurés, s'est refermé sur le pommeau argenté et ciselé de sa canne ivoire jaunie par le temps, sa main droite absente ne devant sa présence qu'au gant noir qui dissimule un reste de moignon.

Ses yeux font à nouveau le tour de la pièce... S'offrent alors à son regard humide les meubles rescapés d'un passé lointain, cossus, qu'il peine à reconnaître : un lit au couvre-lit saumon défraîchi, une table de nuit encombrée, une commode surchargée de photos d'autrefois, dont les personnages s'effacent peu à peu de son souvenir.

Il s'assoit alors dans son fauteuil Voltaire devant la fenêtre qui s'ouvre sur le parc aux arbres luxuriants en ce début de printemps.

En tendant l'oreille, il perçoit le roucoulement des pigeons ou des tourterelles et le piaillage des oiseaux.

Il n'a qu'une idée en tête : fuir, fuir comme autrefois devant l'ennemi. L'ennemi caché, invisible, véritable fantôme. Seul l'ordre donné et les encouragements de ses copains d'infortune le faisaient sortir de son trou, comme le rat pris au piège. Il courrait alors comme un lapin pour échapper à la DCA et aux obus lancés par l'adversaire.

L'eau coulant dans le lavabo de la chambre d'à côté et le bruit de la chasse d'eau que l'on tire sauvagement rompent soudainement le silence et ses rêveries.

Il se lève, un énorme nuage gris anthracite, tel un obturateur d'appareil photo, efface momentanément la lumière du jour.

Il appuie sur l'interrupteur et ouvre l'armoire.

Elles sont toutes là. Il a toujours porté des cravates de différentes couleurs, unies, avec des motifs tantôt contemporains, tantôt classiques. Elles sont rangées soigneusement à l'intérieur de la porte suspendues à une cordelette qu'il a tendu à l'aide de deux clous dorés. Tout bien compté, il y en a une bonne trentaine qui forme un joyeux camaïeu !

Tous les jours après sa toilette, au moment de sortir et avant de lacer ses chaussures, il choisit avec beaucoup de soin et de réflexion l'une d'entre elles, qu'il tente toujours, dans un souci d'harmonie, d'accorder avec sa tenue vestimentaire du jour. Une fois le choix opéré, il fait glisser alors vers la gauche les autres le long de ce cordon ombilical, bouts de tissus dans le vide comme des tarzans suspendus à des lianes tendues entre deux arbres, pour y replacer le soir venu, celle qu'il vient de saisir pour qu'elle ne soit pas portée à nouveau pendant un certain laps de temps.

Un dimanche matin du mois d'août dernier, on l'a retrouvé, errant sur la nationale 100, une chapka sur la tête, une chemise mal boutonnée et pleine de taches de gras, un caleçon blanc douteux, en fait gris, non d'une couleur indéfinissable, des brodequins brodés, de chaque côté de la tête maintenus par des lacets qui lui sciaient le cou ; il brandissait sa canne et la faisait tourner comme un bâton de majorette au-dessus de sa tête, en chantant à tue-tête, Marlborough s'en va en guerre, le bon roi Dagobert, le petit prince a dit, et Dieu sait quoi encore !

Il pleuvait Un de ces gros orages de la deuxième quinzaine du mois d'Août.

Tout cela dans un joyeux pot pourri qui présageait et témoignait déjà de quelques trous dans sa mémoire. Trous qui s'agrandissaient de jour en jour formant à présent un grand trou noir où il cherchait souvent sa femme morte déjà depuis dix ans.

Femme sans cœur, disait-il; jamais elle ne lui disait qu'elle l'aimait. Ne veux-tu pas rien qu'une fois, me dire que tu m'aimes ? Elle le regardait alors en souriant et il savait, naturellement il savait, qu'elle l'aimait, puisqu'il l'aimait.

Il jette un coup d'œil sur la commode.

- Tu es là sur cette commode le corps immobile, guindé dans ta feuille prétendue d'or ornée de fleurs colorées, seule ta patte s'agite inlassablement de haut en bas et de bas en haut. Tu m'as été offert il y a bien longtemps par un ami...

- est-ce-que tu te souviens de quel ami il s'agissait ?

- non

- moi je m'en souviens c'était un ami qui aimait les chats et qui savait que tu les collectionnes aussi.

- ah bon !

- oui je suis le vingt cinquième et le dernier de la lignée

- il y a belle lurette qu'on ne m'en offre plus

- il paraît que je porte bonheur

- il est où le bonheur

Il le regarde de plus près et lui susurre dans l'oreille : je donne ma langue au chat pour savoir « il est où le bonheur, il est où le bonheur. Chante moi la mélodie du bonheur !

- je ne sais pas de quel ami tu parles ? Je t'en prie dis-le moi

- tu donnes toujours ta langue au chat

- oui

- c'est sûr

- oui je te dis

- alors tu l'auras voulu c'est Lee Fung ton ami chinois. Ton ami peintre qui t'en a fait cadeau.

- ah Lee Fung, celui qui a disparu peu après son cadeau ; ah il était vieux. Il a voulu retourner sur la terre de ses ancêtres. Quelle idée !

- oui quelle idée ! Dans le vol qui le ramenait auprès des siens il a eu un infarctus.

- oui où sont mes toiles mes chères toiles maintenant

- et oui ! Il n'a jamais pu te les ramener. Tu te souviens tu lui avais confié pour une exposition dans son pays.

- arrête de me torturer comme porte-bonheur il y a mieux !! Je vais finir par t'enlever tes piles

Le chat impassible continua à hocher la tête, tel Saint Antoine, le saint des objets retrouvés, à qui on a mis des pièces dans le tronc pour ses bons et loyaux services.

Le temps filait, les secondes, les minutes, les heures, les jours, les semaines, les mois, les années étaient autant de perles que l'on enfile pour confectionner un collier. Il paraît que le temps passe vite quand les journées sont pareilles. Qui a dit cela !! Foutaise !!

En son for intérieur, il songeait aux animaux sauvages qu'il avait croisé, aux empreintes géantes démesurées laissées sur le sol, à la nature luxuriante et menaçante, aux lambeaux de chair accrochés ça et là dans les branchages.

Devant lui la feuille blanche s'étale sur la table en fer blanc du jardin.

Le soleil à travers la treille dessine sur cette surface plane, rendue grise par l'ombre, des ronds blancs lumineux qui tremblent au moindre souffle du vent.

Le crayon dans la main gauche, il essaye maladroitement d'en saisir le contour.

Il est fatigué.

Il rentre, se lave soigneusement les mains, avant le repas, jette un coup d'œil coquet dans la glace et ne se reconnaît pas.